

Avant-propos

Anne Lopez

Versions du symptôme

Le thème de nos journées de juillet, *Versions* – avec un " s " – *du symptôme*, ouvrira un champ très large de l'abord analytique du symptôme. Dès que l'on touche au mot version, une liste entière surgit du tonneau du sens comme fuite : aversion, thème et version donc traduction, perversion, subversion, réversion, rétroversion et pour les cinéphiles la version préférée, la V.O, version originale avec la traduction écrite d'une parole dans une autre langue... et donc n'est pas sans intérêt pour ce qui s'en écrit de l'inconscient dans une cure comme symptôme.

J'aborderai deux points pour ouvrir un peu notre thème. Je traiterai d'abord de la demande sociale qui est un " tout guérir " et de l'abus psychologisant que cette demande génère.

Puis je donnerai quelques traits sur lesquels notre lien social dans une école pour la psychanalyse peut repartir et tisser de nouveau un lien de confiance qui ne reproduise pas le symptôme dont nous avons pâti.

Le tout guérir

Les symptômes lus dans la société par les institutions de soins, d'éducation, de justice, de médecine, de psychiatrie etc. ne sont pas forcément mobilisables au point de devenir symptôme analytique, ni même demande. En effet, c'est en général une lecture de l'Autre social qui enregistre ce qui se met en travers, ce qui ne marche pas au pas ; mais la personne prise dans ces rets est loin de pouvoir constituer une demande et un symptôme.

Une demande n'émane que d'un sujet qui se pose à partir d'une certaine souffrance des questions et constitue une énigme qui fait appel alors au sujet supposé savoir dont l'analyste n'est que le suppôt ; comme on dit suppôt de Satan, en tant que l'analyste est averti du jeu pulsionnel de la jouissance qui outrepassa et outrepassera le principe de plaisir, et suppôt en tant que venant du latin comme supposé.

1) Je travaille dans un hôpital de la Seine-Saint-Denis, où les problèmes sociaux pullulent et se concentrent. J'y ai constaté le délitement du tissu social, tissu qui pendant des années régulait plus ou moins efficacement les interstices de la jouissance à travers deux pôles de croyance, le catholicisme et le communisme, idéaux partagés autant par les soignants que par les soignés. Dans cet hôpital comme dans beaucoup de structures publiques actuellement, il

s'agit maintenant de tout soigner, tout guérir, au moindre coût économique et dans une tentative de comptabiliser, répertorier, prévoir par des normes dites " iso " les actes, gestes, conduites de chaque intervenant ; dans ce contexte le malade hospitalisé est considéré comme un client, client à satisfaire puisqu'il y a un item tentant d'évaluer la satisfaction du client.

Les psychiatres, psychologues dont quelques psychanalystes intervenants en médecine ou en psychiatrie auront à passer par le filet de ce contrôle et nous allons avoir là beaucoup de travail à élaborer pour le contrer. Il ne s'agit pas de le refuser mais de faire avec, pour laisser un espace propice à l'abord psychanalytique. Contre ce " tout guérir " et surtout ce tout de la maîtrise qui signe bien l'échec de ladite maîtrise, il n'est pas évident de se situer comme analyste.

En effet, on rencontre de plus en plus souvent des sortes d'injonctions thérapeutiques plus ou moins clairement formulées, comme pour ce jeune adolescent qu'il m'a fallu recevoir parce qu'après huit jours de renvoi, le conseil du lycée déciderait de son renvoi définitif ou pas, à condition qu'il soit reçu par un psychologue... Notre unique rencontre n'a pas été négative. S'il n'y a pas eu demande et symptôme analytiques, il y a eu une élaboration, et une solution trouvée par ce jeune homme. Il a pu dire la cause de son comportement provocateur, un sentiment d'injustice après qu'on l'ait fait redoubler alors qu'il avait 11 de moyenne... injustice qu'il éprouvait comme figure du racisme, s'épinglant lui-même sous le signifiant « beur ». N'ayant heureusement pas un père aussi gentil que celui du petit Hans, il s'était fait disputer, ce qu'il acceptait comme la moindre des choses dans une famille qu'il disait bonne parce que " chacun travaillait et qu'il n'y avait pas de problème de drogue et de chômage ". Il a trouvé la solution en posant la question " et si je m'excusais ? ". Je lui ai dit combien cela me semblait intelligent !

Il ne s'agit donc pas de refuser ces courtes paroles dans un moment de crise sous couvert d'une idéalisation de ce que devrait être le travail du psychanalyste car s'il fonctionne comme psychanalyste, il a pris un écart sérieux avec toute idéalisation ou modèle.

2) L'exemple qui suit souligne un autre problème, les retombées scientifiques ou plutôt techniques de ces possibles appareillages utilisés par la médecine. J'ai découvert grâce à cette patiente un objet que je ne connaissais pas, une bande, un anneau réglable qu'on posait chirurgicalement autour de l'estomac pour juguler les excès d'appétit et surcharge pondérale de sujets plus ou moins dits par la médecine boulimiques et obèses. Cette femme avait déjà trouvé un chirurgien prêt à l'opérer. Elle n'avait que quelques examens médicaux à faire et dans la liste un entretien psychologique auquel elle se pliait volontiers. Tout en élaborant dans son dire une certaine épure clinique de symptômes qui auraient peut-être pu avoir affaire avec la psychanalyse, la réponse positive à sa demande acceptée et non questionnée par le corps chirurgical ne lui permettait plus de s'entendre et bouchait par le réel à venir son entendement à ce qu'elle disait. Ces symptômes ne la divisaient pas, ne la questionnaient pas. Elle y voyait

une hérédité mal venue que la prise de nationalité française aurait permis, avec le tour de passe-passe chirurgical, d'opérer, d'extraire ou de juguler.

En effet cette femme, d'origine marocaine, un peu ronde – mais la nourriture marocaine est succulente – avait pris la nationalité française quatre ans auparavant. Au niveau de son désir, c'était le moyen, pensait-elle, de ne pas rester la fille de sa mère – mère très obèse, diabétique et boulimique. En devenant française, elle prend et s'empare des idéaux qu'elle y met, c'est-à-dire être une femme active, qui travaille et qui reste mince. Elle agit dans la réalité la coupure avec sa famille ; à partir de sa prise de nationalité française, elle ne va plus la voir pendant trois ans alors qu'elle y allait jusqu'alors tous les ans... Puis elle accouche de son troisième enfant et le jour où elle téléphone à sa famille pour annoncer la naissance, sa mère meurt quelques heures après sans qu'elle l'ait revue.

Cette femme pense que sa mère est peut-être morte à cause de son absence et elle en éprouve une culpabilité signant son absence phallicisée comme causale. C'est à partir de ce réel de la mort de sa mère qu'elle se dira boulimique et se pensera obèse, ne voulant pas ressembler à sa mère. Je lui ai proposé de la revoir quel que soit ce qui se déciderait pour elle, lui ai dit que ses médecins pouvaient me téléphoner. Elle n'est pas revenue malgré ma tentative de lui faire lire ce qu'elle-même disait de sa souffrance toujours là quant à la mort de sa mère, mort qui remontait déjà à sept ans quand je rencontrai cette femme.

Je ne pense pas qu'il y aura quelque retombée positive que ce soit de notre entretien, sauf à constituer pour cette femme l'entrée en scène de symptômes de plus en plus invalidants, contestant – tout en s'y offrant – ledit savoir médical. Si je l'entendais, elle ne s'entendait pas et, il me semble que ce qui venait boucher l'entendement, le retour de sa parole, était la réponse déjà positive à sa demande de se faire poser l'anneau magique...

Lacan parle d'offre avec laquelle il produit la demande ; nous nous y efforçons mais à chaque rencontre particulière, il n'est pas sûr que cela fasse demande. Pourtant, il s'agit de tenir bon sans s'illusionner sur le possible abord psychanalytique dans les institutions. De temps en temps cela marche. Comment cela marche-t-il ?

3) Je reçois à l'hôpital cette jeune femme qui vient dans un moment de grande détresse quant à son couple. Enceinte de son deuxième enfant, son ami la quitte. Ce n'est pas la première fois et, pense-t-elle, pas la dernière, soulignant les répétitions multiples de ces allers et retours. Son ami l'entoure d'une jalousie féroce et lui attribue des liaisons qu'elle n'a pas, ne supportant pas la place insurveillée de sa femme (il travaille d'ailleurs dans une prison). En venant parler, cette femme se sent d'un seul coup et à son grand dam l'opposé de ce qu'elle pensait être jusqu'alors, c'est-à-dire une femme décidée, forte, organisant tous les détails de la vie dans une maîtrise constante. Lui revient alors l'expression de son père : " il y a deux catégories de gens : ou tu es fort et tu manges les autres ou tu es faible et tu te fais manger ". Elle associera sur un symptôme apparu à l'adolescence mais qu'elle ne constitue pas comme

symptôme, c'est-à-dire qu'elle vit avec et ne désire apparemment pas que cela cesse ; ce symptôme est un dégoût de la viande. Elle ne peut en manger ni même y toucher et se gante lorsqu'elle en prépare pour sa famille... Son langage porte le poinçon de l'objet perdu oral et du jeu pulsionnel autour comme ratage ; après la naissance de son fils, elle me dira qu'il va bien et ajoute " c'est un beau morceau ". Beau morceau qu'il lui faudra plusieurs mois pour investir d'une phallicisation nécessaire où l'enfant très actif réussit par sa présence à intéresser sa mère. Collée à sa fille aînée comme à un double d'elle-même et où tout intérêt pour le second enlèverait imaginativement quelque chose à sa fille, elle investit peu à peu son fils et ressent une culpabilité après coup d'avoir, dit-elle, " raté sa toute petite enfance ". Le père a reconnu cet enfant mais la séparation dont elle ne veut pas reste comme épée de Damoclès dans les incessants conflits de son couple.

La sexualité ou le « se faire objet du désir sexuel de l'autre » lui est insupportable puisque cet objet de désir dont elle serait la cause est pour elle recouvert de son fantasme de consommation orale. C'est donc là l'insupportable de sa sexualité qui fait symptôme et elle sait ou commence à savoir qu'elle y est pour quelque chose dans les allers-retours de son compagnon puisqu'elle ne se fait désirer que de se dérober. Nous en sommes là, avec beaucoup de questions. C'est une femme qui a enregistré la présence dans mon bureau des images de Lacan et de Freud que je laisse exprès comme signes et figures de l'inconscient. Elle n'est pas sans connaître la possibilité d'une analyse mais elle n'en prend pas encore le pari ne se pensant pas suffisamment atteinte pour... Ce symptôme de dégoût à entendre par rapport à la nourriture primordiale et à ce qu'elle en rabat sur sa vie sexuelle n'est que peu interrogé et surtout elle se tient à distance d'apporter des formations de l'inconscient qu'il y a mais qu'elle tait, parce que là, dit-elle, " il n'y a pas de maîtrise ". Si je parle de ce cas en institution hospitalière, c'est pour tenter de mesurer avec vous la difficulté de notre pratique dans ce cadre. L'inconscient dans une analyse est le seul moyen permettant le cheminement à travers ses formations des signifiants qui ont jalonné le destin du sujet et le choix qu'il a fait dans sa manière de jouir en réponse au traumatisme que s'avèrent être sexe et mort. Si l'on n'y met pas toute la gomme il y a peu de chance que s'ouvre le cadre d'une analyse. Et ce " toute la gomme " ne va pas sans une perte que le paiement permet, inscrivant le beaucoup pour le " rien " que le névrosé fait tellement consister. Ainsi rien n'est encore vraiment joué avec cette femme quant au pari analytique. Bien sûr il y a le jeu de la pulsion et la satisfaction de l'insatisfaction, mais il reste que le désir de l'analyste ne peut guère se contenter de ce qui, s'il n'y a pas seuil d'entrée, risque de s'enliser dans une psychothérapie. Je reste donc avec un certain embarras...

Ecole et symptôme

A la fin d'une analyse et à l'entrée cette fois-ci avertie dans la pratique analytique, qu'est-ce que le sujet sait ?

Il a su et pu s'extraire de sa jouissance délétère et en garde la marque, la coupure d'où il a pu faire énonciation d'un désir dont rien n'assure qu'il se pérennisera. C'est à repasser par cette coupure qu'il peut poursuivre et à certains moments s'extraire de nouveau, par son travail, ses échanges avec les autres ou une reprise d'analyse, pour se supporter dans cette position si insupportable de se faire semblant de cause pour d'autres. La rupture fantasmatique de ce qui était son mode de faire colle avec un partenaire privilégié lui a fait savoir que l'inconscient ne faisait rapport que de ce trou du jeu de la pulsion. Si un certain bonheur se fait jour, ou plutôt – je préfère l'expression de Lacan – un "heureux de vivre" comme satisfaction de jouissance, le réel rencontré dans l'impensable de la mort, de ce reste "*a* dont il n'y a pas idée" n'empêche pas qu'il est extrêmement difficile de ne pas se voiler ou se revoiler la face de nouveau. La tendance à reprendre les positions anciennes comme us et coutumes ou assurance à tout faire est grande.

La solitude de l'acte – quel que soit le moment du trajet dans son analyse – nécessite pendant l'analyse le transfert et nécessite pendant et après l'analyse un terreau où le lien et le lieu avec les autres est nécessaire. Lieu et lien de formation où la parole a quelque chance de ne pas faire ritournelle.

Se proposer comme analyste demande sans cesse une souplesse, un consentement à se faire pour un temps parfois très long mais pour un temps seulement, le semblant cause qui n'a comme destin que de chuter, chute inscrite sur le ticket d'entrée qui laisse un sujet libre de son choix de désir dans la traversée faite de l'inconscient qui l'a déterminé. Sommes-nous jamais sûrs d'être assez formés pour accueillir toute demande ? Notre expérience à travers notre propre analyse met en valeur l'existence d'une vérité pas toute qui ne fait pas universalité ; sommes-nous sûrs de supporter celle singulière d'un autre ?

J'essayais de mesurer en ce moment ce qui m'est strictement nécessaire pour me soutenir dans mon travail avec les autres ; et je rencontrai le terreau vivant que sont les cartels, plus petite unité qui n'a pas de structure hiérarchique et qui a le privilège de se dissoudre rapidement, pour que la colle ne prenne pas ou pas trop... L'expérience dérangeante que nous avons rencontrée a mis en valeur un symptôme particulièrement solide dont nous avons pris mesure douloureusement et que je résume ainsi : si tu n'es pas d'accord, tu es contre moi, si tu es contre moi, tu n'existes pas. Il ne s'agit pas du malentendu inévitable que produit la parole mais du comble symptomatique (comme les histoires que les enfants se racontent sur le comble de chaque métier) que produit l'envers du discours analytique, c'est-à-dire la forclusion du plus singulier d'un sujet dans le dire vrai qu'il tente et qui ne peut jamais être le dire vrai de tous, qu'il n'y a pas. Si cette différence-là est effacée, alors il y a religion, secte ou ségrégation. Certainement ce signifiant maître du discours du maître reste un point sur lequel nous devons avancer. Il me semble qu'il y a un rabatement qui serait de le prendre pour un signifiant maître à incarner dont nous aurions nécessité. Le névrosé n'a guère besoin qu'on le lui propose pour qu'il le fasse exister et c'est bien la fin d'une cure analytique qui nous fait

réaliser à quel point dans la structure hystérique l'armature a été le père et le plus particulier de ce père-là qui a été l'impensable copulant avec la mère d'où nous avons surgi comme chute d'un désir, " a " .

Transférer son travail par la parole à la psychanalyse suppose que l'on sache et que l'on n'oublie pas les formes symptomatiques d'horreur que la cause a prises pour chacun, qui a à repérer ses limites, ses fragilités symptomatiques liées à sa structure et au savoir déposé par sa cure. Comment refaire lien de confiance après ce qui a été pour nous une sorte de cataclysme où la parole et la personne de certains ont été forcloses ? Entendre, se faire entendre ou le tenter ne suppose pas l'amour à tout crin de l'autre ou de l'Ecole. Lacan dans *l'Etourdit* parle d'un " autre discours venu au jour, celui de Freud, pour quoi la mort, c'est l'amour. [...] Ça veut dire qu'il n'y a pas d'assurance-amour, parce que ça serait l'assurance-haine aussi. " (*Scilicet*, p. 32, n°4).

L'énonciation et les dires ont à se décoller de la personne : on garde ou non ses sympathies, ses affinités sélectives de structure, nouvelles ou anciennes. On peut entendre sans avoir la nécessité névrotique d'aimer, se coller, rejeter ou haïr la personne qui parle. Son dire vrai peut faire relance d'une question nouvelle ou d'un travail en cours comme le dire vrai de nos analysants. A celui qui parle il n'est plus besoin de lui supposer tout plein de savoir ; c'est dans l'articulation de ses dires qu'on entend que ça parle à partir de la cause ou non. Et quand c'est à partir de la cause ça fait signe, signe du discours analytique. Un autre point est cette chose étrange qui vous fait éprouver qu'il n'y aura jamais accord total avec quelqu'un même sur les questions de la psychanalyse. On peut trouver formidable le travail de quelqu'un et savoir que sur d'autres points le désaccord, la méprise, le malentendu règnent. Au cœur même de ce qui nous est transmis de l'un ou de l'autre, l'étrangeté de l'autre et la solitude ne nous rendent que plus précieux ce lieu d'adresse qui reste bancal et strictement nécessaire pour nous éprouver de temps en temps, de façon contingente, dans une rencontre autre et supporter la charge de nos actes et la responsabilité de notre jouissance.